

La France et l'Europe classique

Autor(en): **Piuz, Anne-Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **18 (1968)**

Heft 2

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-80606>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«Irren wir nicht», so schließt Kaegi S. 104 einen Abschnitt, «so hängt die Breite des Einflusses von Jacob Burckhardts Wort und die Kraft seiner Wirkung auf die gebildete Basler Bevölkerung wesentlich von der Tatsache ab, daß er nicht nur im Hörsaal der philosophischen Fakultät eine kleine Auswahl von Studenten, sondern im Schulzimmer des Pädagogiums fast alle künftigen Gebildeten der Stadt in regelmäßigen zweijährigen Kursen von drei und vier Wochenstunden unterrichtet hat. Hier vermittelte er nicht nur die Ergebnisse seines wissenschaftlichen Denkens, hier leuchtete nicht das Feuerwerk seiner geistreichen Vorträge über ausgewählte Themen, sondern hier gab er das tägliche Hausbrot seines historischen Wissens und seiner Bildung in einem nicht unterbrochenen Zusammenhang. Hier erzog er sich das Publikum seiner öffentlichen Vorträge, die ein Niveau der Vorbildung voraussetzten, wie es heute in der Regel nicht mehr angetroffen wird» (104).

LA FRANCE ET L'EUROPE CLASSIQUE

A propos de deux livres récents

Par ANNE-MARIE PIUZ

Les deux ouvrages dont j'ai le privilège de rendre compte, *La Civilisation de l'Europe classique*, de Pierre Chaunu¹ et *La France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, de Robert Mandrou², sont deux grandes et excellentes synthèses qui marquent le renouveau, mieux, le tournant de la connaissance historique actuelle. Aux historiens d'aujourd'hui, particulièrement à ceux de l'Ecole française, à leurs travaux et à leurs enquêtes en cours, ces deux ouvrages, selon un mot de R. Mandrou, rendent justice.

Deux livres importants et de la même veine parce que leurs auteurs font partie de la même équipe. Les mêmes soucis méthodologiques les animent, la même problématique, sinon l'identité des problèmes posés. C'est que P. Chaunu et R. Mandrou doivent tous les deux beaucoup à leurs maîtres,

¹ Paris, Arthaud, 1966. In-8°, 706 p., ill., h.-t., cartes et plans (Coll. «Les grandes civilisations»).

² Paris, Presses Universitaires de France, 1967. In-12, 335 p., graph. et cartes (Coll. «Nouvelle Clío. L'histoire et ses problèmes», 33).

Lucien Febvre, Ernest Labrousse, Fernand Braudel, et c'est aussi qu'ils utilisent les mêmes modèles, ceux qu'ont mis au point Jean Meuvret et Pierre Goubert, notamment.

Une sensibilité frémissante anime les deux ouvrages. Sensibilité profonde et subtile mais de qualité diverse : leur tempérament et leurs goûts ont porté l'un et l'autre auteur à un choix différent des problèmes, surtout à une appréciation variable du poids des problèmes. Nuances aussi dans l'expression ; un ton volontiers agressif chez Pierre Chaunu, pour qui le choquant est bien-faisant alors que Robert Mandrou emploie un langage plus tranquillement classique. Au terme de la lecture, les deux tableaux apparaissent reconnaissables mais de couleurs contrastées : tout en demi-teintes, en clair-obscur chez Mandrou, dont le XVII^e siècle reste plus mystérieux, plus inquiétant alors que son XVIII^e ressort plus brillant. Pierre Chaunu, lui, a beau qualifier, à plusieurs reprises, son XVII^e siècle de tragique, sa vaste fresque — qui s'étend de 1620 à 1760 — laisse plutôt l'impression d'un grandiose monument qui commence par une construction difficile, obstinée et robuste, pour s'épanouir dans le flamboyement d'un baroque un peu théâtral mais pathétique.

Les divisions des deux livres ont été soumises aux options des auteurs et aux règles de la collection³. Ainsi Robert Mandrou a divisé son texte en deux grandes parties, conformément aux traditions de la Nouvelle Clio : le bilan des connaissances et les directions de recherches. L'acquis se partage, très symétriquement, en Ancien Régime socio-économique et Ancien Régime socio-culturel, « symétrie nécessaire pour situer en leurs vraies dimensions les choix primordiaux de la France classique » (p. 62). Les ombres, les lacunes du tableaux viennent ensuite.

Quant à Pierre Chaunu, il visionne son Europe sur trois plans : l'Etat, la vie matérielle et l'aventure de l'esprit.

* * *

La solidarité d'une Europe classique et d'une Europe des Lumières, voilà l'objectif de P. Chaunu. Europe d'abord : le mot se substitue, au XVII^e siècle, à celui de Chrétienté, mais Europe à composante française. Cette réalité, fortement ressentie au XVIII^e siècle — voyez Voltaire —, a été perdue jusqu'à nos jours. Solidarité et continuité d'un long passé auront été brisées

³ Chaque volume comprend une bibliographie des ouvrages fondamentaux et des publications récentes (pourquoi la présentation bibliographique de chez Arthaud est-elle si rebutante?). Celle de la Nouvelle Clio, précédée d'un exposé des sources, ne remplace pas la bibliographie publiée naguère par E. PRECLIN et V.-L. TAPIÉ, elle la complète. Ici et là d'utiles tableaux chronologiques ; un sommaire index général chez R. Mandrou ; un glossaire important (qui est plus qu'un glossaire) termine le livre de P. Chaunu. Enfin des cartes et des graphiques dans les deux volumes et — à profusion dans la luxueuse publication des éditions Arthaud —, de magnifiques illustrations toutes accompagnées de suggestifs commentaires.

par ces monstrueux phénomènes de la Révolution industrielle et de la Révolution française; «dans cette perspective, la modernité tout entière est devenue un Ancien Régime, le mot traduit l'aliénation, il aboutit à définir un existant, un présent, un réel, par un futur»⁴. Cette Modernité, densément continue depuis le grand tournant des années 1620—1650, P. Chaunu se propose de nous la restituer.

Son entreprise, il va la mener en trois temps, selon une problématique posée par F. Braudel d'une histoire à trois étages, mais selon un plan inversé. Vient d'abord l'histoire agitée au niveau de l'Etat, des Etats. Elle vient en premier car elle est la mieux connue, «longtemps on l'aura confondue avec toute l'histoire» (p. 27) et somme toute la civilisation de l'Europe classique aura été une civilisation fondée sur l'Etat moderne. En deuxième temps, c'est «une histoire au ralenti, révélatrice de valeurs permanentes»⁵; une histoire immobile ou lentement rythmée (l'espace, le nombre des hommes, l'économie, la société) jusqu'à une analyse de la conjoncture; la conjoncture ou «le mouvement à l'état pur» au terme d'une étude consacrée aux structures: toutes les oscillations se placent autour d'un axe. Enfin, l'Aventure de l'Esprit. La révolution cartésienne et la mathématisation du monde, jusqu'à la diffusion des «Lumières».

«L'Europe classique s'inscrit sur ces trois plans inégaux: agitation, immobilité, mouvement, de l'aberrant à l'ordre dans le mouvement de la grande aventure humaine qui est aventure de l'esprit» (p. 28).

Agitation politique donc. Les Etats qui se renforcent, qui cherchent quelque difficile équilibre entre eux. Le départ de l'Europe classique, le tournant des années 1620—1650, c'est le passage de la prépondérance espagnole à la prépondérance française. Au-delà d'une terminologie usée par les manuels, P. Chaunu fonde le nouvel équilibre géo-politique (déplacement du centre de gravité Sud/Nord-Ouest) sur le fait démographique d'abord: «une fois de plus la démographie commande»⁶. Voyez le graphique de la page 181: à la hauteur des années 1650, toutes les courbes de population fléchissent; au mieux, dans les secteurs abrités, un ralentissement de croissance (France, Angleterre, Provinces-Unies), un plafonnement (Suède), mais notez la franche cassure en Méditerranée (Italie et Espagne) et la catastrophe démographique allemande de la guerre de Trente Ans. A la fin du XVII^e siècle ici, au début du XVIII^e siècle là, redressement partout, avec un taux d'accroissement particulièrement élevé sur la périphérie de l'Europe, Europe «frontière» de la Russie, de la Suède, de la Catalogne.

Ainsi nouvel équilibre de la population, nouveau rapport durable entre l'homme et l'espace. Sur l'épaisseur de trois ou quatre générations, les conditions de la vie matérielle ne changent pas ou peu. Au-delà des crues et des

⁴ P. CHAUNU, «Réflexions sur le tournant des années 1630—1650», in *Cahiers d'Histoire*, 12 (1967), p. 256.

⁵ F. BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen*, 2^e éd., Paris 1966, t. I, p. 21.

⁶ P. CHAUNU, «Réflexions...», p. 258.

maigres d'une conjoncture courte, les gens de la masse, au destin anonyme, continuent à travailler, à manger, à enfanter et à mourir, en 1760 sensiblement comme en 1620. Peut-être sont-ils, ici ou là, un peu moins pauvres⁷.

Après un chapitre lourd et dense, un chapitre privilégié sur la démographie historique, l'«occupation du sol» et le «secteur agricole» paraissent curieusement, injustement réduits⁸. Europes peuplées en face du vide allemand, en face des Europes légères du nord et de la «frontière» à l'est, tout un monde à conquérir. A l'intérieur de ce cadre, un mouvement lent, mais sûr, affecte les structures: gains de l'espace par l'assèchement, le défrichement, et par «l'opération pavé du roi» (les nouveaux tracés — révolution routière — qui modifient la géographie humaine et économique des pays qu'ils traversent). Jusqu'en 1750, bien entendu le secteur agricole prime. Il faudra tenir compte des techniques (donc de la productivité) différentielles: les Hollandais et les Anglais en sont déjà loin dans l'amélioration des rendements agricoles alors qu'ailleurs, en France souvent, on en est encore aux procédés qui datent de l'an mille. On se souvient ici de cette image, suggérée par Pierre Goubert, d'une France du XVII^e siècle, au terroir riche et aux techniques désuètes⁹. Partout, dans les plats pays céréaliers, la victoire s'affirme du froment sur les seigles et les méteils. Quant au vin, il est le secteur capitaliste, spéculatif, de l'agriculture des pays producteurs. On sait que la récession intercyclique des années 1770—1780 analysée par E. Labrousse est d'abord viticole.

Donc 80% au moins de «primaires». Dans le secteur secondaire, l'Europe classique annonce un nouveau paysage industriel qui succède à l'expansion ralentie de la fin du XVI^e siècle. Le tournant du premier quart du XVII^e siècle, c'est aussi — on le sait — l'effondrement du secteur industriel méditerranéen, Italie et Espagne (entraînant les Pays-Bas méridionaux) et les difficultés françaises¹⁰. En revanche, dans les Provinces-Unies et en Angleterre, l'industrie textile enregistre des chiffres de production qui vont croissant. A côté des textiles, principal secteur industriel de l'Europe classique, la métallurgie est en pleine évolution technique. La mutation fondamentale des techniques mettra tous les secteurs en mouvement, vers la Révolution industrielle, une affaire anglaise d'abord.

En dépit de suggestions neuves sur l'appréciation des niveaux de vie et sur la mobilité sociale («une modalité anglaise de plus grande fluidité et une modalité française, entendez plus largement continentale, de stérilisation aristocratique de l'ascension bourgeoise», p. 364), le chapitre consacré à «La société. Ordres et classes» déçoit quelque peu dès qu'il débouche sur la difficile controverse autour de la stratification de la société d'Ancien Régime. Ordres ou classes? Ou bien société d'ordres qui se mue lentement, profondé-

⁷ Cf. la carte de la p. 107.

⁸ Le secteur agricole n'a droit qu'à 20 pages.

⁹ P. GOUBERT, *Louis XIV et vingt millions de Français*. Paris, Fayard, 1966, p. 25 sq.

¹⁰ A Genève, le déclin de l'industrie de la soie s'inscrit dans les années 1620—1630.

ment en une société de classes (p. 344)? Pierre Goubert a pas mal de choses à dire du schéma traditionnel de R. Mousnier présenté ici¹¹.

La conjoncture de l'Europe classique enfin. On en connaît la dynamique spécifique fondée sur une production agricole de pénurie. Une mauvaise récolte et c'est la brutale montée du prix du blé et du pain. Les disponibilités de la masse affectées à l'essentiel échappent au circuit industriel et commercial et c'est la crise générale. Résumé à l'extrême, ce schéma convient partout où la culture céréalière est dominante; éventuellement le terme principal de la formule peut être remplacé par un autre qui exprime mieux l'activité prioritaire: la vendange et le revenu agricole dans les pays de vignoble; l'élevage, l'épizootie, le prix du bétail et de la viande (ou de la laine) dans les économies alpines (pour la laine, l'Angleterre et l'Espagne). Le mécanisme est partout sensiblement le même: un creux brutal dans la production du secteur pilote agricole entraîne la crise avec les implications démographiques que l'on sait¹².

Donc tout part du grand tournant des années 1630—1650. «Rien après n'est exactement comme avant¹³.» Mais est-ce 1620, 1630, 1640? Peu importe. Peu importe, pour cette recension bien sûr, mais combien nécessaires sont les périodisations pour confronter les modalités régionales. Les tendances et les faits généraux sont assez connus pour permettre à P. Chaunu de présenter une résultante des conjonctures européennes, voire une conjoncture mondiale. Je résume: en temps long, dès le premier quart du XVII^e siècle, baisse des prix et des profits, repliement de tous les indices d'activité, pénurie monétaire, ralentissement économique accompagné d'une certaine rigidité des rapports sociaux: «la chute des prix fait les riches plus riches et plus sûrs d'eux-mêmes, les pauvres plus pauvres et perpétuellement menacés, de toute manière murés dans leur situation» (p. 380). Partout, dans les années 1730—1740, lente mais sûre reprise; la vie gagne sur la mort, les prix et les profits vont assurer une nouvelle prospérité, prospérité large (mais différentielle) qui va conduire à la «grande mutation» de la Révolution industrielle.

Un des nombreux mérites de Pierre Chaunu aura été, avec d'autres historiens d'ailleurs, de réhabiliter le triste XVII^e siècle. Jusqu'à hier, baisse des prix et des profits signifiait une irrémédiable stagnation économique. Dans ce morne paysage cependant, la hausse de la rente foncière: en deça des grandes voies fermées aux croissances faciles et rapides, des portes ouvertes aux hardiesses techniques comme à celles de la pensée. Obstacles féconds, difficultés vaincues. Une multitude de micro-améliorations préparent les innovations technologiques de la Révolution industrielle qui apparaît de

¹¹ P. GOUBERT, «L'ancienne société d'ordres: verbiage, ou réalité?», à paraître (*Rencontres franco-suisse d'histoire économique et sociale, Genève mai 1967*).

¹² Important: recul, dès le XVII^e siècle, de la mortalité purement épidémique, p. 230.

¹³ P. CHAUNU, «Le XVII^e siècle religieux. Réflexions préalables», in *Annales E.S.C.*, 22 (1967), p. 284. Sur l'importance des années 1630—1650, cf. l'article déjà cité paru dans les *Cahiers d'Histoire*.

moins en moins comme une explosion. Enfin, ces fils de marchands, grâce à la sécurité de la rente ou des offices, promus aux loisirs cultivés, tout occupés de pensées : la grande aventure de l'esprit annonce les Lumières. C'est un des chapitres les plus pathétiques de ce grand livre.

* * *

Plus de la moitié de l'ouvrage de Robert Mandrou est consacré à un inventaire de faits indiscutés. L'Ancien Régime économique, social, culturel et politique s'ordonne, en remontant des faits de structures jusqu'aux oscillations de surface. Il n'est donc pas question, dans cette première partie, de poser de nouveaux problèmes, les dossiers s'ouvriront ensuite. C'est à la fois un inventaire et un bilan. L'ouvrage enfin est un manuel.

Il rappelle d'abord des relations de base. Ainsi, le rapport seigneurial fondé sur la stabilité et la solidité du profit foncier (ne jamais perdre de vue l'importance, le poids de la ponction privilégiée sur la production agricole), ses aspects sociaux comme la dépendance de la masse paysanne de la minorité rentière¹⁴, enfin l'immobilisme des techniques agricoles qui en est une des plus graves conséquences. La rente foncière, moteur des économies anciennes, fait vivre les intermédiaires et les propriétaires; transférée en ville en biens de consommation, elle anime l'économie urbaine (on connaît le fameux graphique, établi par E. Labrousse, reproduit par R. Mandrou, p. 69, qui fait apparaître la contrariété tendancielle du mouvement des prix du froment et de la production textile).

Autre groupe social, la bourgeoisie marchande. Les coordonnées de ce monde du capitalisme commercial sont encore difficiles à saisir; bien qu'une certaine couche de cette bourgeoisie marchande française — souvent alliée à des groupes étrangers, suisses ou hollandais — participe à «l'économie-monde», les freinages français semblent avoir neutralisé les facteurs de développement, tout au moins jusqu'aux beaux jours de la reprise des années 1730—1740.

Les déséquilibres fondamentaux, soit l'ancienne démographie et les tensions sociales, sont traités par R. Mandrou dramatiquement. La sous-alimentation chronique (insuffisance quantitative et qualitative de la nourriture) n'est pas douteuse pour Robert Mandrou alors que Pierre Chaunu tient la France, même au XVII^e siècle, pour un pays convenablement nourri¹⁵.

Discordance également entre Chaunu et Mandrou à propos d'un des mécanismes de la mobilité sociale. Pour le premier, c'est la hausse de la rente foncière, moteur (qui tourne au ralenti, mais moteur tout de même) de la

¹⁴ Dépendance accrue, aggravée par l'endettement paysan dont on a pu dire (Pierre Vilar) qu'il est un des problèmes majeurs de l'histoire sociale.

¹⁵ *Civilisation*, p. 229: L'Angleterre et la Hollande sont remarquablement nourries; la France est à 80 % suffisamment nourrie. Sans nier la faim, dater: de 1620 à 1760, le risque de mort d'inanition se réduit (p. 233).

promotion d'une élite à des loisirs cultivés; pour le second, des marchands abandonnent leur esprit d'entreprise, tant que le grand négoce reste de rapport douteux, contre «la sécurité passive des rentes»; ils préfèrent les loisirs studieux à la vie inquiète du commerçant. Mais est-ce bien une discordance, n'est-ce pas plutôt deux états d'esprit? D'ailleurs, l'un et l'autre processus de mutation poussent à ce qu'il est convenu d'appeler, avec Ruggiero Romano, la reféodalisation.

Tout comme les faits de démographie ancienne, ceux de la conjoncture d'Ancien Régime, dans ses lignes générales, sont connus. Je ne m'attarderai pas sur ces modalités, très précisément passées en revue par Robert Mandrou qui arrive forcément à des conclusions très proches de celles de Pierre Chaunu, compte tenu des mises au point et des revisions qu'il faudra peu à peu apporter aux dates des tournants mineurs; en effet, les renversements de la tendance majeure des années 1620—1640 et 1730—1740 ne sont plus contestables. Robert Mandrou insiste très fortement — dans les limites réduites qui sont imparties à un exposé de manuel — sur les aspects différentiels de la conjoncture. Le différentiel au niveau micro-économique, le fameux «effet du revenu» (le choix économique) cité au bon moment (p. 103) et le différentiel global au niveau de l'économie régionale; on n'oublie pas ici de placer les fameuses discordances provençales de René Baehrel.

Le chapitre suivant, intitulé «conjoncture et théories économiques», est une excellente et rapide mise au point sur les fondements des croyances économiques: comment l'opinion publique impute généralement les difficultés économiques à l'incapacité des dirigeants politiques; l'inverse est vrai également, une conjoncture en hausse assure le succès d'un régime. L'auteur marque justement l'«étroite concordance entre la ligne générale des doctrines et les traits décisifs des mécanismes économiques» (p. 110). Comme quoi les doctrines sont filles de leur temps! L'exemple de Colbert est frappant; il s'acharne, dans l'esprit mercantiliste, à privilégier ses manufactures, à lancer des Compagnies, à dresser un tarif douanier, alors que «les courants du trafic ont cessé depuis longtemps de pouvoir répondre à des espoirs anachroniques» (p. 111). Mieux encore: la physiocratie (que Pierre Chaunu et Robert Mandrou définissent comme une politique d'investissements agricoles) ne suscite pas, mais accompagne dès 1750 un développement de l'économie agraire en marche depuis une vingtaine d'années.

Robert Mandrou fonde l'essor du XVIII^e siècle, comme on s'y attendait, sur cette expansion agricole (d'une production de pénurie à une commercialisation des surplus grandissants) et sur l'injection de l'or brésilien. Enfin, la crise de la fin de l'Ancien Régime est traitée selon l'analyse déjà classique d'Ernest Labrousse.

A l'Ancien Régime socio-économique succède l'aspect socio-culturel. D'emblée Robert Mandrou s'explique sur cette «symétrie» qui apparaît en fin de compte plutôt comme un effort d'ajustement. Non sans fondement, d'ailleurs: au-delà des disparités, des permanences jusque dans les supersti-

tions. «En ce sens, cette vie culturelle est placée, dès le début de XVII^e siècle, sous le signe de contradictions irréductibles et de continuités perdurables» (p. 133). C'est dans ce cadre que les Lumières ont progressé. Et R. Mandrou met en place (avec un bonheur qui n'étonne pas quand on connaît ses préoccupations, sa sensibilité et sa culture) un système de clivages socio-culturels tout en nuances, où je relève quelques têtes de chapitres : culture et traditions populaires (une culture immobile?), nobiliaires (une culture dépassée?), ecclésiastiques (la «tradition» en question), bourgeoises (la culture conquérante), réprouvées (les bohémiens, les Juifs, les protestants).

Nous voici au terme de cette double analyse, de cette explication menée autour de deux grands axes. A la définition du «classicisme proprement dit», c'est-à-dire ici de l'absolutisme de droit divin, Robert Mandrou préfère se demander dans quelle mesure les objectifs de cet absolutisme ont été atteints. Ce point de vue, mais surtout le peu de goût de l'auteur pour la pure description des institutions, l'amènent à broser un grand tableau de l'autorité royale dans ses caractères principaux selon le modèle de Bossuet lui-même : sacrée, paternelle, absolue et soumise à la raison (p. 197). Mais cela reste, assez froidement, une histoire de l'absolutisme et à aucun moment un portrait du Roi absolu ; donc un ton distant qui contraste avec la ferveur des chapitres qui vont suivre.

Robert Mandrou ouvre ici quelques dossiers de choix parmi la multitude des directions de recherches, des enquêtes à lancer ou en cours, Il faut lire ces quelque soixante pages qui offrent aux jeunes historiens « avides d'innovation » de quoi stimuler leurs recherches.

Progrès constant des méthodes, tout d'abord. Le combat a été mené par Henri Hauser et François Simiand, puis par Marc Bloch et Lucien Febvre ; il a été gagné enfin par Ernest Labrousse. C'est le formidable acquis de l'histoire économique et sociale du monde moderne, le secteur le plus dynamique de l'historiographie de ces cinquante dernières années. Que penser des nouvelles perspectives offertes par « l'histoire quantitative » ? R. Mandrou se fait l'interprète des réserves que les historiens ont objectées aux tentatives de Jean Marczewski et de son équipe de l'I.S.E.A. dès la parution des travaux de Jean-Claude Toutain sur le calcul du produit agricole français et de la croissance de ce produit de 1700 à 1958. Les réserves majeures — dont le jeu audacieux des extrapolations (du fait de l'insuffisance des données statistiques au XVIII^e siècle) et la rigidité d'un modèle construit pour l'économie contemporaine et appliqué à celle du XVIII^e siècle — n'ont pas diminué l'intérêt des historiens pour la méthode nouvelle. Le dialogue s'est établi, il a apporté en tous cas la preuve que le quantitatif, comme le sériel, ne sont pas un monopole des uns ou des autres.

Parmi les enquêtes en cours il faut en signaler plusieurs propres à mieux éclairer la société d'ancien régime. Ainsi, dans le cadre des conditionnements biologiques et sociaux, à partir de l'acquis en démographie historique, se poser des problèmes : la sous-alimentation endémique pourrait conduire à

«une atonie chronique coupée de sursauts d'énergie et de colère, extrêmement violents», expliquant peut-être certaines «exaspérations passionnelles dont la vie sociale d'autrefois regorge» (p. 239). Ou encore poursuivre les tentatives de calorimétrages des rations; le cataloguement des maladies. Dans le domaine alimentaire, les mutations fondamentales du goût (la mode, puis la désaffection des épices), les «nouveaux luxes» alimentaires. Dans un autre ordre d'idées, l'équipement des logements et des gardes-robres en vue de la protection contre le froid, ou dans un souci d'hygiène. Les inventaires après décès, comme les contrats de mariage, offrent (mais au prix de quel travail!) de quoi estimer les ressources, comme le niveau de vie, des différents groupes sociaux.

Le domaine des cultures, des mentalités, enfin, ce dossier énorme et mal connu ... Comment expliquer «le retard de l'histoire des psychologies collectives, alors qu'elle révèle les continuités les plus stables, et devrait constituer par là même un secteur privilégié pour l'étude des permanences qui unissent solidement le passé au présent» (p. 270)? Ici la recherche devrait fuser en tous sens. Interrogations, mises en causes, pistes nouvelles vers une sociologie rétrospective qui nous restituera les valeurs sociales de l'Ancien régime.

* * *

L'histoire de Pierre Chaunu, comme celle de Robert Mandrou, une histoire *une*, qui s'applique à la synthèse; mieux qui tend à «la pesée globale». Une histoire qui préfère la continuité à la cassure. Une histoire enfin, assoiffée du vécu au niveau des humbles mais qui n'oublie pas l'aventure des élites (Chaunu).